

--> **Voir l'erratum** concernant cet article

Tante Gracy, une femme en avance sur son temps

Gérald d'Amboise

Volume 53, numéro 1 (185), mars–juin 2016

En mode costume

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82761ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Musée de la Gaspésie

ISSN

1207-5280 (imprimé)

2561-410X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

d'Amboise, G. (2016). Tante Gracy, une femme en avance sur son temps. *Magazine Gaspésie*, 53(1), 32–34.

Tante Gracy, une femme en avance sur son temps

L'auteur est originaire de Nouvelle, où le père, John, a tenu un magasin général de 1941 à 1964. Il trace un portrait de sa tante Gracy*, rendant hommage à cette femme d'affaires, à cette commis voyageuse, bien en avance sur son temps.

◆ Un récit* de **Gérald d'Amboise**
Québec

Gracy (1889-1947) fut élevée en grande partie par sa seconde maman car mon grand-père, Thomas d'Amboise, eut deux épouses. De la première, Mary McDonald, sont nées deux filles, soit Lucie Anne et Catherine Grace (Gracy). Il épousa ensuite Mary Sutton, que nous appelions Mamy, qui lui donna dix autres enfants, dont mon père John¹.

Première enseignante à... « L'Université #4 »

Gracy s'habitua rapidement aux responsabilités de grande sœur. Malgré qu'il fut lui-même peu instruit, son père Thomas encouragea toujours ses enfants, principalement ses filles, à s'instruire. Gracy fréquenta le pensionnat du Couvent de Carleton dirigé par les Sœurs de la Charité. En 1905, âgée de 16 ans, elle obtint le brevet Élémentaire français – anglais l'autorisant à enseigner dans les deux langues. Elle fut la première enseignante, maitresse disait-on, à l'école #4 à Nouvelle-Ouest, celle que nous avons baptisée l'Université #4, mes sœurs et moi, après l'avoir fréquentée dans notre enfance².

Les deux sœurs allaient chacune épouser des garçons au nom de Jean Leblanc. Cette coïncidence apparaît un peu étonnante, mais il ne faut pas trop s'en surprendre car le nom de Leblanc, d'origine acadienne, est très populaire dans la région. L'aînée, Lucy, et son Jean (occasionnellement appelé



Gracy à bord de son Ford « Rumble-seat », 1939.
Photo : collection Esther Lablanc.

John White) s'installèrent et vécurent à Grande Cascapédia. Gracy et le sien (plutôt nommé Jack Leblanc) s'établirent en retrait de la rivière Nouvelle dans un endroit magnifique dénommé le « backroad » (aujourd'hui, la rue des Érables) entre Nouvelle-Ouest et la Butte vers Miguasha. Une fois mariée, il ne fut plus permis à la jeune épouse d'enseigner. C'était comme cela à l'époque.

Quelques années plus tard, elle assura un complément d'instruction à son fils aîné Rupert qui se devait de savoir mieux lire et écrire, n'ayant pu compléter qu'une troisième année à l'école. Elle pouvait évidemment y voir, ce qu'elle fit à la maison alors que l'enfant avait déjà commencé à travailler à la ferme avec son père. De même, permettrait-elle à sa petite fille Esther (fille de Rupert) de faire,

le moment venu, sa première année à la maison plutôt qu'à l'école. Elle évitait alors à la petite un trop long trajet aller et retour à l'école quotidiennement. Grand-maman, Mom, était sévère se rappelle Esther. Ce n'était plus la Mom des gâteries, mais bien celle transformée en sérieuse et exigeante éducatrice enseignante. Mais la jeune enfant dut déjà apprendre à bien étudier comme en témoignera son parcours d'éducatrice elle-même par la suite.

L'apicultrice

L'oncle Jack, son mari, cultivait sa petite ferme située au bas de la côte le long de la rivière Nouvelle. Il voyait quotidiennement à ses animaux, des vaches laitières en particulier. Pour s'assurer d'un supplément de revenus, il vendait également de l'assurance-vie. Les cinq enfants arrivèrent à tour de rôle, trois garçons, deux filles; il fallait subvenir aux besoins de la famille. Très tôt cependant, maman Gracy put y contribuer également. Pendant plusieurs années, elle

s'adonna à l'élevage d'abeilles pour la production de miel. Elle avait installé ses ruches derrière la maison non loin de leur verger. Je revois les boîtes autour desquelles volaient et bourdonnaient les abeilles au travail. J'étais curieux mais ne m'approchais pas trop. Ma tante y travaillait, un grand chapeau sur la tête et un filet pour lui protéger la figure. Un automne, au moment d'enfumer les ruches, elle se brûla gravement les bras. Malgré ses craintes, elle guérit et se remit à la tâche le printemps suivant. On continua de savourer ses bonnes tartines au miel évidemment. On peut supposer qu'elle donnait, échangeait pour d'autres produits et vendait aussi une bonne partie de sa production.

La femme d'affaires, représentante de la compagnie British Knit

Par ailleurs, dans ma tête d'enfant, cette tante était avant tout une femme en affaires, la représentante de la compagnie British Knit en Gaspésie. Elle avait dû commencer à fournir localement ainsi qu'à plusieurs de ses sœurs installées ailleurs les diverses confections de cette maison alors réputée. Régulièrement, en été, elle voyageait de Matapédia à Gaspé dans sa petite voiture avec « rumble seat » qui fascinait. Elle disposait de cahiers d'échantillons illustrant une variété de vêtements de dames de grande qualité, surtout en laine. Et de quels beaux morceaux de tissu sa petite fille pouvait-elle habiller ses poupées; elle s'en souvient encore. Tout le long de son parcours, elle rendait visite à ses clientes régulières et potentielles, prenait leurs commandes et leur livrait les vêtements demandés. Il va sans dire qu'elle était très bien reçue partout, principalement chez la gent anglophone de son territoire; la fabrication était anglaise et de grande classe. Ma belle-mère, Marguerite



Gracy dans toute sa grâce, 1939.
Photo : collection Esther Lablanc.

Guité-Belles-Isles, aurait été l'une de ses acheteuses occasionnelles à Gaspé. Les affaires étaient inévitablement moins soutenues en hiver. Ma tante communiquait tout de même avec certaines clientes au cours des saisons autres que l'été et les informait ainsi des nouveaux vêtements disponibles. Elle préparait sa saison principale. Aussi s'adonnait-elle en hiver, me dit-on, à des travaux de dentelles – centres de tables, bordures, collets de chemisiers, etc. – selon la technique populaire du « tatting ». Elle était à l'évidence toujours active.



Amanda O'Connell d'Amboise et tante Gracy, au comptoir du magasin de John d'Amboise, 1941. Photo : collection Esther Lablanc.

Elle possédait sa propre auto et y rangeait ses petites valises d'échantillons

C'est vers 1935 qu'elle fit l'acquisition de sa petite voiture automobile, une voiture de deuxième main comme on disait, chez le concessionnaire Lounsbury à Campbellton, la ville alors la plus proche. Elle avait rapidement appris à conduire avec l'aide du postier, Édouard Quinn, lui-même propriétaire d'une voiture pour le transport de la « malle » de la gare du train aux bureaux de poste de l'est de la municipalité. L'arrière de la voiture

s'ouvrait pour laisser apparaître un siège où deux personnes pouvaient prendre place. Le siège caractérisait la voiture : on l'appelait couramment la « rumble seat³ ». Lors de ses randonnées d'affaires, elle y rangeait ses petites valises d'échantillons et les emballages de vêtements pour livraison. Ceux et celles qui l'ont connue la reconnaîtront sur la photo, au volant de la rumble seat, prête pour le voyage. Fut-elle la première dame propriétaire d'un char en Gaspésie? Plusieurs membres de notre famille le soutiennent. Il est tout au moins sans nul doute exact qu'un très petit nombre de femmes possédaient leur propre voiture dans le temps. Tante Gracy avait sa petite business, voyageait avec sa propre voiture, distincte en plus, fréquentait une certaine société. Elle se démarquait par son apparence toujours distinguée, son excellent parler dans l'une et l'autre langue et son allure assurée de femme d'affaires. Estimée dans sa famille, elle était avant son temps dans la société.

Elle aida à l'ouverture du magasin de son frère

À l'automne 1941, mon père John, frère de Gracy, remettait en activité le magasin général du coin des routes à Nouvelle-Ouest. Il possédait déjà une bonne connaissance des affaires, étant fermier, boucher-livreur et représentant commercial d'instruments aratoires de diverses marques. Il n'avait cependant jamais tenu magasin d'alimentation et de fournitures diverses⁴. En ce premier hiver, Gracy se rendit disponible pour le seconder au comptoir et le conseiller dans sa gestion.

Au printemps suivant, les activités au magasin augmentaient toujours de plus en plus. C'était en temps de guerre et tout se vendait. Papa avait expérimenté tous les aspects de la gestion de son entreprise, les achats, les stocks, le crédit, etc., et sa sœur devait retourner s'occuper de son commerce de British Knit. Elle ne pourrait qu'occasionnelle-

ment venir voir et fournir ses conseils.

Tel fut l'arrangement temporaire. Et ce fut alors au tour d'Amanda, ma grande sœur, de s'initier au fonctionnement du magasin. Tante Gracy s'en assura. On la voit sur une autre photo avec Amanda au comptoir où étaient alors reçus les clients. Je reconnais les tablettes au mur derrière elles où étaient placés les articles d'épicerie. Le tout est disposé différemment dans les établissements d'aujourd'hui. Tante Gracy avait marqué les façons de faire au magasin; elle se montra toujours bonne conseillère par la suite.

Éducatrice, épouse collaboratrice, femme d'affaires pionnière, cette tante était unique, en avance sur son temps. Elle était digne d'admiration; elle l'est encore. ♦

* L'idée d'écrire ce récit m'est venue en 2013, à l'occasion d'une fête célébrant le 100e anniversaire de Léa Fallu-Leblanc, sa belle-fille (veuve de Rupert Leblanc, décédée à 102 ans en décembre 2015), au cours de laquelle j'eus le plaisir de rappeler à ma mémoire quelques souvenirs de cette tante Gracy que j'aimais.

Notes

1. En Gaspésie, les alliances entre catholiques de descendance acadienne et irlandaise furent fréquentes. Ainsi en fut-il à divers moments de l'histoire de notre famille dans la Baie-des-Chaleurs. Ce qui favorisa certainement le parler dans les deux langues, l'anglais et le français, chez un grand nombre des membres de la parenté d'Amboise.
2. « Liste des institutrices, des élèves et des inspecteurs de la petite école n° 4 », dans Colette. L. Bois, *Sur la route de la petite école*, Corporation du Patrimoine de Nouvelle, 2007, p. 104.
3. *Rumble-seat* aussi appelé *mother-in-law seat*. En français, siège pour domestique ou simplement siège de derrière.
4. Gérard d'Amboise, « Notre magasin John d'Amboise », *Magazine Gaspésie*, vol. 47, n° 3 (170), hiver 2011, p. 48-51.